



N° SAU/081 - 27 septembre 1966

PRISES DE CONSCIENCE CHEZ LES MUSULMANS CONTEMPORAINS

Jean Déjeux

Un nouveau type d'homme musulman se crée au jour le jour sous la pression des réalités économiques et sociales, à la faveur des indépendances nationales et aussi par la volonté de reconsidération des richesses ancestrales pour redécouvrir sa propre identité et être en résonance avec les grandes valeurs universalistes de notre temps, Rupture de l'homme traditionnel (1) et "période de démystification" (Bouabid, au Maroc) (2). Mohamed Talbi faisait avec pertinence le tour de cet affrontement de l'Islam et du monde moderne (3), tandis qu'une synthèse de l'autocritique chez des intellectuels musulmans contemporains montrait les remises en question, les drames de conscience et les essais pour repenser la religion (4).

Il y a certes bien des manières d'être musulman (5) et aussi diverses colorations dans les interrogations actuelles (6). Pour simplifier et schématiser : à côté des tendances triomphalistes (traditionalistes fondamentalistes, avec leurs théories théocratiques figées et parfois même leurs appels à la lutte (djhâd) contre les non-musulmans) toujours vivaces, il ne faut pas méconnaître les prises de conscience actuelles d'intellectuels ouverts, intelligents et capables d'analyses réalistes de la situation. Les masses ne sont cependant pas parvenues à ce niveau et il n'est pas question de généraliser ces prises de conscience ces repensées et ces témoignages suggestifs mais individuels. Et pourtant on ne peut minimiser la montée des jeunes qui font souvent table rase - radicalement parfois - des attitudes passéistes,

Quelques exemples de prises de conscience actuelles venant d'horizons divers, qui peuvent faire réfléchir et servir dans le dialogue.

I - AU LIBAN -

L'écrivain Hassan SAAB : diagnostic pour une repensée de l'islam en vue du dialogue (7),

L'auteur commence par définir l'Islam, dans son essence, comme "la foi en l'unicité de Dieu, Son immutabilité, Sa transcendance, Sa puissance créatrice, Sa justice et Sa miséricorde". Selon un verset coranique, Dieu pourrait pardonner tous les péchés de l'homme sauf celui de lui associer d'autres dieux.

Cette réaffirmation catégorique de la Réalité unique et immuable fut contestée certes par des penseurs rationalistes au sein même de la civilisation musulmane. Cependant "le système continua à l'emporter contre tous ses contradicteurs" jusqu'à l'affrontement avec la civilisation occidentale, appelée moderne. Ainsi donc,

"La civilisation musulmane fut la dernière des civilisations à se développer au nom de Dieu, c'est-à-dire de l'Un, de l'Immuable, de l'Infini et du Transcendant, tandis que la civilisation européenne s'élança vigoureusement au nom de l'Homme, c'est-à-dire du rationnel, du variable, du fini et même de l'aléatoire. Ainsi deux esprits, l'un se prétendant divin et l'autre humaniste, deux modes de vie, l'un se prévalant de la tradition et l'autre de l'innovation, et deux puissances, l'une affirmant l'être et l'autre professant le devenir, se sont trouvés en état d'opposition sinon de guerre fratricide. "

L'Islam résista à l'assaut, gagnant la bataille sur le plan politique mais la perdant sur le plan de la civilisation, constate Hassan Saab. Ainsi,

"Pour se renouveler, l'Islam a dû faire des emprunts idéologiques à l'ennemi, d'abord au libéralisme et maintenant au socialisme. Il a dû aussi renoncer à ses structures traditionnelles et les remplacer par des structures modernes. Partout des démocraties républicaines ou monarchistes ont remplacé le Califat et le Sultanat. Des lois séculaires se substituent à la Sharia sauf en matière de statut personnel (...) Ainsi l'Islam politique rebondit en l'espace d'un demi-siècle, tandis que les structures traditionnelles de l'Islam s'effondrent. "

L'auteur s'interroge ensuite sur la signification de ce paradoxe pour l'Islam libanais. Celui-ci doit avoir une connaissance des différences et des ressemblances du monde islamique et des valeurs modernes, mais une connaissance qui soit "celle du rénovateur et du re-créditeur et non pas celle de l'imitateur" :

"Cette connaissance est d'autant plus importante qu'elle est nécessaire pour redécouvrir et réinterpréter l'essence de l'Islam et celle de la modernité. La survie de l'Islam dans sa confrontation avec la modernité dépend de la possibilité de maintenir la distinction de son esprit, de son essence, et de ses structures. Elle dépend aussi de la possibilité d'une synthèse entre cet esprit et l'esprit moderne. Les réformateurs musulmans ont été des conservateurs qui ont totalement rejeté la civilisation moderne, des radicaux qui ont professé une adoption totale de cette civilisation tout en laissant la religion à la conscience libre de l'individu, ou des disciples du "juste milieu", qui se sont déclarés pour une conciliation des éléments valables dans les deux civilisations. "

L'expansion universelle de la civilisation moderne, dit l'auteur, rend caduques et dépassées ces attitudes. La civilisation moderne est aujourd'hui celle de l'Américain, du Soviétique, du Japonais, du Chinois : "elle est devenue en puissance la civilisation de l'homme moderne. Qu'il l'avoue ou non, tout homme s'efforce à la rendre idéologiquement et technologiquement sienne". Les produits de cette civilisation ? Le marxisme, le libéralisme, le laboratoire, l'usine, la télévision, la fusée, etc. Pour avoir part à cette civilisation certains ont adopté le marxisme, "le plus moderne et le plus attrayant de ses produits".

"Le musulman devrait-il en faire autant, ou pourrait-il se moderniser, tout en demeurant un libéral musulman ou un socialiste musulman tel le libéral chrétien ou le socialiste chrétien ? L'histoire lui réserve-t-elle encore ces options, ou le destin est-il déjà scellé grâce à la complaisance de l'Occident et à la désintégration structurelle de la société musulmane ?

Une réinterprétation authentique de l'Islam à la lumière du texte révélé, le Coran, révèle l'Islam comme étant pour Dieu, pour l'homme et pour une fraternité spirituelle universelle. La Révélation est destinée non seulement à rappeler à l'homme l'existence de Dieu mais encore à lui donner conscience de l'originalité de la personnalité humaine, de sa source divine, de sa rationalité, de sa capacité de maîtriser la nature et d'organiser la société au service de Dieu, ainsi que de son aptitude illimitée d'avoir une communication infinie avec le Créateur et toutes ses créatures. "

En s'universalisant, la civilisation moderne doit se régénérer, dit Hassan Saab, tout en régénérant les civilisations qu'elle rencontre. "L'élan rénovateur de l'Islam (lui) doit récupérer l'essence divine de son esprit autant que l'essence humaniste de la modernité".

"Ce renouveau spirituel est surtout la tâche de l'homme qui approche la modernité sans la craindre. Il la comprend, l'assimile, la recrée et la dépasse. Il est la responsabilité de l'homme croyant en Dieu qu'il soit juif, chrétien ou musulman. "

Diagnostic donc et en même temps volonté sérieuse de repenser l'Islam et le renouveler en vue d'un dialogue avec le Christianisme et la civilisation moderne (8). Ce témoignage est donc pour nous chrétiens riche de significations.

- II - EN TUNISIE -

1° Le président Bourguiba pour une religion dynamique utilisable dans un État moderne.

En tant que chef d'un État musulman, le président Bourguiba revient de temps à autre dans ses discours sur des questions religieuses et morales : acquis spirituel venant de l'Islam, pratiques culturelles, conscience professionnelle et morale, évolution saine et cohérente des femmes et de la famille, enseignement religieux pour la jeunesse ; dernièrement, au mois d'août, guerre contre les mini-jupes et les cheveux longs "à la Antoine" ou à la mode des beatniks et des Beatles !

"Rien n'est plus urgent pour moi, disait Bourguiba en juillet 1964 à Mahdia, que de consolider notre acquis spirituel". Il mettait en même temps en garde les jeunes contre la licence et la dépravation. "La religion, plutôt que de se révéler un obstacle interdisant le progrès doit être un facteur dynamique orienté dans les limites de la raison et du bien, vers l'amélioration de la condition des hommes, l'extension de leurs connaissances et l'accroissement de leurs énergies" (9).

Lors de son voyage au Proche Orient, le président a tenu une conférence de presse le 29 mars 1965 à Istanbul. Il répondit entre autres à une question sur le problème religieux et de l'État :

"Nous avons soutenu que la religion n'avait rien à voir avec ce qui a causé la décadence des musulmans et que l'Islam ne pouvait servir d'alibi à tout ce qui est rétrograde ou justifier la décrépitude. La faute est aux Ulémas et non à l'Islam. Ceux-là ont figé les croyances. Or l'Islam vaut par ses hommes... C'est lorsque ceux-ci sont arriérés, décrépits, étroits d'esprit, myopes, aveugles, que l'Islam prend figure de religion rétrograde (...) Nous avons démontré que l'Islam avait été trahi par ses servants. Nous avons écarté ces obscurantistes d'autant plus facilement qu'ils étaient pour la plupart complices du colonialisme français. Le peuple a suivi.

(...) L'Islam s'est dégagé comme une croyance dynamique, encourageant le sens de la responsabilité et le progrès. Ce n'est plus l'Islam des Khojas et des Ulémas. Nous avons pu supprimer la polygamie grâce à une interprétation intelligente de l'Islam (...) En outre, nous estimons en Tunisie que le besoin de croire est inhérent à la nature humaine. S'il y a des hommes capables de se passer de religion, d'autres ne conçoivent pas la vie sans croire en Dieu (...) Nous estimons que ce ressort peut être utile dans la vie, dans la lutte pour le progrès, pour le bien-être (...) C'est grâce à ce grand sentiment religieux que l'humanité a pu faire de si grandes choses. Nous estimons que cela fait partie de la nature humaine. Il nous appartient donc d'en tenir compte pour édifier un Etat moderne dans lequel ceux qu'anime ce sentiment se sentiraient à l'aise. De plus ce sentiment peut être utilisé. Ce besoin de spiritualité est susceptible d'accélérer la marche vers le progrès (...) Parce que l'Islam est un facteur de progrès et non un facteur de retard, l'Islam et les musulmans doivent être à l'avant-garde du progrès. Dans la mesure où on peut se servir du sentiment religieux comme d'un levier, dans une perspective de développement et de prospérité, il serait criminel de l'étouffer. Voilà ce que nous avons fait en Tunisie et ce que vous pouvez constater si vous venez en Tunisie. Vous verrez qu'il y a à côté des musulmans pratiquants d'autres qui ne le sont pas. Tous sont libres. Chacun se sent à l'aise, celui qui croit et celui qui ne croit pas, de sorte que la joie de vivre est partout. "

Pendant son périple africain, en fin d'année 1965, le président Bourguiba a abordé plusieurs fois ces mêmes thèmes. Au cours de sa visite à Port-Etienne, par exemple :

"L'Islam est un facteur de progrès. Il est très important et très efficace quand il s'agit d'inciter les hommes à se dévouer à l'intérêt public et à œuvrer pour le progrès. Pendant longtemps on a cru que la religion musulmane était un facteur de régression, de stagnation et de fanatisme. On s'est trompé (...) La religion musulmane a beaucoup contribué à développer l'intelligence humaine. En faisant appel à l'intelligence dans l'approche de nos problèmes nous ne tournons pas le dos à l'Islam, nous restons fidèles à la tradition du prophète et au Coran. "

Et à la grande mosquée de Dakar, au sujet de l'enseignement religieux à diffuser dans la jeunesse : "Faire saisir que les préceptes de l'Islam sont loin de heurter la raison humaine. Les jeunes apprendront que les croyances islamiques n'incitent pas les fidèles à se replier sur eux-mêmes, à tourner le dos au progrès, à s'enfermer dans l'obscurantisme, à se laisser aller au fanatisme et à accepter sans réagir une quelconque condition indigne".

2° Un sociologue, Abdelwahab BOUHDIBA : contre un islam de façade, pour une foi vivante.

La "khotba" ("sermon") de la 27^{ème} nuit de ramadan (Nuit du Destin a été prononcée cette année à Tunis (le 18 janvier 1966 au Théâtre municipal) par un sociologue, Abdelwahab Bouhdiba. Elle portait sur "la conscience religieuse dans la société moderne" (10). Le condensé donné en français dans "la Presse" (19 janvier) est fait pour des lecteurs français. Il ne rend pas le ton de la conférence prononcée en arabe et pour des Arabes; il use d'un vocabulaire qui plaît aux Européens mais qui s'éloigne assez des clichés traditionnels musulmans et qui ne rapporte pas certains versets coraniques à propos des "infidèles" et certaines comparaisons plutôt maladroites. Nous nous basons ici sur la traduction de l'arabe (11).

a) L'Islam réalité concrète et vivante.

L'auteur découvre l'être même de la Nation tunisienne dans l'Islam, dont l'approfondissement a été abandonné à un clan de musulmans "qui ont accaparé pour eux-mêmes toute spécialisation en religion" : "entre leurs mains l'Islam en est arrivé à être plus proche de la réaction qu'il ne l'est du progrès et de la civilisation". Le renouveau de l'Islam doit être une rénovation religieuse de l'esprit, de la conscience, de l'âme. Bouhdiba évoque d'abord à ce sujet le contenu de l'Islam qu'il faut "débarrasser de cette espèce de talmudisme dans lequel ont excellé à l'envie des dizaines de générations" :

"Il convient d'affirmer qu'une religion comme celle de l'Islam n'est ni un système philosophique ni un "rite juridique" ni une secte initiatique : c'est une réalité concrète et vivante. L'Islam est un regard sur l'Eternel, absolu et relatif. Toutefois ce regard sur l'Eternel est un regard historique, car la religion est "jonction" de l'Eternel et de l'Histoire, de l'Absolu et du Relatif, du Sacré et du Contingent (...)

La mission de Mahomet n'était pas réduite à une expérience religieuse déterminée avec la crainte de Dieu et l'adoration qu'elle inclut, c'était au contraire quelque chose de bien plus grand que cela : il s'agissait d'une rénovation du monde et d'un renouvellement du regard de l'homme sur le monde (...) L'enseignement coranique tendait à poser l'homme face au Créateur sans nulle médiation ni rupture. Dieu c'est l'Autre qu'il convient de satisfaire, et nous ne satisferons Dieu que par la piété, la foi, la sincérité et l'action. L'Islam est donc "exaltation" de l'homme : de l'animalité, il le fait accéder à la personnalisation. "

Considérant les enseignements coraniques, l'auteur les réduit à trois éléments : culte ("lois", actes cultuels), dogmes et conscience. "L'Islam nous affirme que le principal est dans la conscience et que le culte et le dogme, malgré leur valeur essentielle, ne sont que secondaires par rapport à la conscience et à la foi. Or la foi est esprit créateur (...) elle consiste surtout à rendre les âmes nettes, pures de toutes tentations et intègres".

b) La conscience religieuse.

"Le sentiment religieux est esprit, avant toute chose, et l'essence de ce sentiment consiste à colmater la brèche séparant les deux éléments composant l'être humain : la matière et l'esprit ou, si l'on veut, à l'éternité et l'historicité (...) Il nous incite à agir en cette vie comme il nous incite à agir pour l'autre vie. Il n'est point d'action valable sans confiance en Dieu et il n'est point de confiance acceptable aux yeux de Dieu sans action sérieuse (...) C'est pour cela que l'action est un acte de culte aux yeux de Dieu l'agriculture est acte de culte, être ingénieur est faire acte de culte, l'expérimentation technique est acte de culte, l'enseignement est acte de culte et le service administratif des concitoyens est acte de culte. "

L'auteur conclut sa première partie en disant que "l'Islam est la religion de l'évolution et non point de la stagnation". Il s'interroge ensuite sur les changements sociaux survenus en Tunisie, cherchant à établir un lien entre la conscience religieuse et les requêtes de la Tunisie moderne. Bouhdiba passe donc en revue la notion d'État, la vie politique, la vie économique, le domaine de l'industrialisation, celui du développement culturel. "Si le changement social est un changement "total", il faut absolument, dit-il, qu'il y ait changement dans la religion, sinon le dogme et le culte, à demeurer statiques et desséchés, entraveront notre renaissance". C'est pourquoi, "les exigences de notre siècle et notre société requièrent de nous que nous fassions revivre non point les "sciences religieuses" mais bien plutôt la conscience religieuse. Cela en la récupérant et en "accordant" spirituel et temporel".

Des exemples sont donnés en étudiant les réalités familiales, le travail de la femme, la vie économique (l'Islam : "religion qui se refuse énergiquement à tout monachisme et à toute ascèse"), le travail (l'auteur essaie d'expliquer le manque de conscience professionnelle constaté). L'auteur termine en citant le Coran 48,29 (où l'on retrouve une référence à la parabole de la semence jetée en terre de Marc 4, 26) : "Quel magnifique exposé du lien entre la "claire voyance" et l'action, entre la conscience et la nature, comme aussi de l'accord entre l'éternité de la pure adoration et le devenir de la vie jaillissante. Notre seul espoir, c'est que la Tunisie musulmane, sous votre direction, Monsieur le Président, soit ce grain évangélique qui sort ses pousses et leur donne force (...), faisant le plaisir du semeur et suscitant le courroux des Infidèles (kuffâr), ceux qui sont infidèles à la Sunna permanente d'Allah, Sunna immuable des principes permanents dont la conscience religieuse est prégnante. "

III - EN ALGERIE -

1° Un professeur de l'Université. Jamal Eddine BENCHEIKH : pour un vrai visage de l'islam (12).

Ce billet de Jamal Eddine Bencheikh est particulièrement lucide. L'auteur veut inquiéter et secouer ses compatriotes pour qu'ils affrontent enfin publiquement les grands problèmes de l'homme d'aujourd'hui. Partant du Concile de Vatican II qui vient de se terminer, l'auteur écrit que ce Concile concerne toute l'humanité et il retient surtout que la discussion y fut publique "c'est justement sur ce point que peut et doit porter la réflexion des musulmans" (13).

"Devant ce passionnant échange d'idées, écrit-il, à voir chrétiens de toutes tendances affronter les problèmes les plus épineux et prendre le difficile chemin de l'entente, comment ne pas penser à l'Islam ? Grande, grande religion devenue désespérément muette, livrée au sectarisme des uns, à l'ignorance des autres, toujours à la médiocrité de l'interprétation. De quelle pauvreté accablante se nourrit notre foi étouffant sous l'exégèse restrictive ou la malveillance imbécile (...) J'affirme que tout est préférable à ce silence qu'à peine, de temps à autre, vient troubler un Iqbal. En quel siècle vivons-nous donc ? Et qu'avons-nous à proposer en réponse à l'effort de ces hommes du passé auprès desquels nous ferions figure de mutilés mentaux ?

(...) "Quand cesserons-nous de porter hypocritement une foi que nous ne cessons de ramener à la mesure médiocre de notre condition. Car de quoi discutons-nous, je vous le demande : de ceux qui jeûnent en faisant semblant de croire, de ceux qui ne jeûnent pas en faisant semblant de jeûner, de ceux qui jeûnent en y croyant. Une fois par an, parfois deux, nous sommes conviés à de passionnantes controverses autour d'une cigarette, d'un verre de vin, de la tenue des jeunes filles ou de l'inauguration d'une mosquée.

"Quand donc publiquement les musulmans, sincères croyants, pseudo-croyants ou en souffrance d'incroyance inavouée, se décideront-ils, à la fin des fins, à affronter les grands problèmes qui se posent à eux qu'on le veuille ou non, qu'on l'accepte ou le refuse, pour en discuter entre eux et avec les autres ? Est-il imaginable que l'Islam débâte, lui aussi publiquement, de ces questions essentielles, métaphysiques, politiques, sociales ou autres qui environnent tout homme, croyant ou non, digne du nom d'être vivant ?

"La veille de son supplice, A1-Hallaj pleurait "la parole divine évanouie". C'est qu'il sentait bien le danger et la seule menace, non pas tellement l'absence d'une Eglise (14), mais la dégénérescence d'une foi réduite à des gestes et de maigres interprétations. (...) Si la foi se mérite, elle se mesure à l'homme qui la porte. Quelle mesure offrons-nous aujourd'hui à celle qui nous fut remise, dont on nous confia la garde et l'espérance ?"

2° Un médecin, Ahmed TALEB : Ne Point Perdre Dieu.

Actuellement ministre de l'Éducation nationale en Algérie, Ahmed Taleb a passé des années en prison durant la guerre d'Algérie. Il écrivit à des militants, à des amis (15). Parmi ces lettres, deux nous paraissent particulièrement suggestives en ce qui concerne la foi et le dialogue entre croyants.

René Habachi, philosophe chrétien du Liban, lui ayant parlé de l'athéisme en Orient, Ahmed Taleb fait écho à ce cri d'alarme (16) :

"Mon cher ami, Dieu se meurt aussi, hélas, dans les consciences des "élites" maghrébines... Et ce qu'il y a de tragique, c'est que notre athéisme, à l'instar de quantité d'autres phénomènes, est un athéisme d'importation : on se proclame athée par mimétisme ou par snobisme et parce que cette adhésion constitue un paravent derrière lequel on peut tout se permettre (cette veulerie n'a rien à voir avec le "tout est permis" d'Ivan Karamazov). C'est pourquoi l'on trouve rarement parmi nos athées ces grands esprits aux qualités humaines admirables dont l'Occident nous fournit maints exemples (je songe en ce moment à R. Martin du Gard).

Notre athéisme a encore ceci de particulier qu'il entre dans le cadre d'un refus de l'ensemble de notre passé et de ce qui s'y rattache comme si la religion était la cause des siècles d'humiliation (certaines thèses de Renan sont fort prisées chez nous) et que, conséquemment, l'abandon de la foi était la condition sine qua non de tout relèvement.

Si vous saviez ce que le qualificatif "moyenâgeux" contient de mépris dans la bouche de nos athées : ils ignorent tout de ce "splendide Moyen Age" que vous évoquez et qui mérite vraiment une éclatante réhabilitation. Si vous saviez combien ils applaudissent au slogan "la foi est l'affaire de chacun, la cité est l'affaire de tous", ils veulent éliminer Dieu alors que "Dieu seul pourrait nous sauver". Mounier avait raison de dire : "Parce que ceux qui détiennent l'éternel ont perdu le sens du temporel, ne perdons pas dans le temporel retrouvé le sens de l'éternel".

Il reste aux jeunes croyants, chrétiens et musulmans, détenant une parcelle de responsabilité dans ce monde arabe si troublé, d'approfondir votre séduisante formule. "Révolution du temporel par le spirituel" car l'important pour nous "n'est pas de ne point changer le passé mais avant tout de ne point perdre Dieu" (Fresnes, le 15 mars 1960).

Dans une autre lettre à un pasteur, Taleb parle des conditions d'un dialogue entre croyants :

1. "Il n'y a pas de dialogue sans connaissance et respect mutuels.
2. Un vrai dialogue entre croyants de confession différente n'est possible que si on ne se débarrasse du désir de convertir "l'autre".
3. Un dialogue entre chrétiens-musulmans, limité au domaine de la théologie, mène souvent à des impasses ou à des malentendus. Partant de postulats différents, ils doivent mettre l'accent sur ce qui les unit et non sur

ce qui les sépare, sans pour cela tomber dans les pièges du concordisme.

4. Le dialogue Chrétienté-Islam est véritablement fécond lorsqu'il prend pour point de départ le respect de la personne humaine et pour point d'arrivée la culture, la civilisation. L'histoire nous l'enseigne : c'est à Bagdad quand des traducteurs nestoriens initiaient les Abbassides à Platon et à Galien, c'est à Palerme quand musulmans et chrétiens créaient de concert cette exquise architecture, c'est à Tolède où des Français et des Italiens se rendaient pour apprendre l'arabe et enrichir le patrimoine culturel, c'est dans ces centres que les contacts entre la Chrétienté et l'Islam ont donné leurs plus beaux fruits. Aujourd'hui je serais heureux d'apprendre que des jeunes musulmans s'abreuvent à la pensée d'un Mounier, d'un Teilhard de Chardin ou d'un Karl Barth (...). "



Il n'est certes pas question de généraliser ces prises de conscience et ces interrogations. D'ailleurs beaucoup hésiteront toujours - pour bien des raisons faciles à comprendre - à mettre sur la place publique leurs drames profonds. Même dans la conversation d'homme à homme ce n'est certainement pas du premier coup qu'on se révèle à l'autre dans toute sa vérité. Il faut le temps de se connaître et de voir que l'autre nous comprendra. Néanmoins ces prises de conscience paraissent latentes chez bien des Maghrébins en recherche

Nausée de l'hypocrisie de la façade, des faux semblants, des apparences, de l'ambiguïté, écœurement devant "ceux qui disent mais ne font pas", recherche de son identité profonde ("qui suis-je ?"), confrontation avec soi-même pour se définir en toute vérité et sincérité, tout ceci est signe de la poussée de l'Esprit au sein du monde musulman. On veut une religion dynamique, une conscience vive, une foi efficace; on veut réinterpréter, ne pas perdre Dieu (recherche d'un Dieu plus proche); on veut dialoguer et se confronter avec les autres.

Un Tunisien, au cours d'un colloque (17), disait : "Nous avons aussi bien besoin d'une aide du point de vue spirituel, et je ne serais pas honteux de demander l'aide spirituelle des peuples Occidentaux. Il y a une spiritualité, en Europe, elle existe, et, en tant que musulman, je voudrais justement me mettre en contact avec les gens qui ont cette foi, cette spiritualité : c'est ce qui nous manque ici. On parle beaucoup de la coopération technique entre pays développés et pays sous-développés, je pense qu'une coopération spirituelle serait tout aussi utile".

Puissions-nous entendre et comprendre.

Jean Déjeux

NOTES

1. *COMPRENDRE*, saumon, n° 35, 1/9/60, Rupture de l'homme musulman traditionnel.
2. Saumon, n° 44, 1/10/61, Un nouveau type d'homme musulman.
3. Saumon, n° 38, 15/11/60, L'Islam et le monde moderne.
4. Saumon, n° 65, 15/7/64, Autocritique chez des intellectuels musulmans contemporains.
5. Saumon, n° 53, 15/9/62, Voici comment je suis musulman.
6. Saumon, n° 79, 5/5/66, Des musulmans d'aujourd'hui s'interrogent.
7. "L'Islam face à la vie moderne" dans "*L'Orient*" (Beyrouth) du 31 janvier 1965.
8. Hassan Saàb a fait paraître en arabe aux éditions Al-Adab (Beyrouth) un ouvrage intitulé "*L'Islam face aux défis de la vie moderne*", qui se veut une synthèse de l'idéalisme religieux et de l'esprit scientifique. Il a écrit cet ouvrage, dit-il, "parce que j'ai éprouvé le besoin de repenser ma croyance religieuse et parce que je suis conscient de la nécessité d'un renouvellement de notre conception de l'Islam pour que l'Islam continue à avoir une signification dans le monde actuel. Cette nécessité se fait sentir encore plus profondément au Liban où l'Islam est en confrontation permanente avec le Christianisme et la civilisation moderne. L'Islam doit être en état de tenir un dialogue fraternel avec l'un et l'autre. Il ne pourrait entreprendre de dialogue que dans la mesure où le musulman ose repenser sa religion, c'est-à-dire se confronter avec lui-même pour être en mesure de se confronter avec les autres" (entretien dans

"L'Orient" du 31 octobre 1965). Sur cet ouvrage, voir la recension (avec des réactions de musulmans) par le P. Allard dans "Travaux et Jours" (n° 18, 1966), repris dans la *Revue de Presse* (Alger) n° 106, juin 1966, et la recension du P. Farid Gabre dans "Les Cahiers de l'Oronte", n° 1, 1966, pp. 171-180.

9. Un commentateur écrivait à propos de ce discours. "Ce discours est du genre de ceux que prononçaient les imams vertueux à l'époque glorieuse de l'Islam... Ce fut le discours de l'imam responsable de ses frères musulmans, dont il a la charge de défendre les intérêts présents et futurs" (...) "Ce discours... réduira au silence les menteurs malveillants qui prétendent que la Tunisie s'est écartée de la religion pour suivre la voie du matérialisme" ("*As-Sabah*", 22 juillet 1964).
10. Les années précédentes, ces discours étaient prononcés par le doyen de la Faculté de théologie de l'Université, le cheikh Fadhel Ben Achour ; celui de 1964 sur "la religion face à la science et à la morale", verbeux et où l'auteur s'acharne à vouloir tout prouver rationnellement à un point tel qu'on peut se demander s'il reste encore une place pour une "révélation" (trad. par M. Barbot dans "*Confluent*", n° 42-43, juin-juillet 1964) ; - celui de 1965 sur "l'attitude du musulman face à l'austérité", discours filandrevx mais essayant de traiter la question du "bien commun" (istiqlâl) pour "fonder" le droit et la morale (trad. par M. Borrmans dans "*Etudes arabes*" - Rome - n° 10, 2° trim. 1965).
11. Traduction française par M. Borrmans dans "*Etudes arabes*", n° 13, 2° trim. 1966.
12. Dans "*Révolution africaine*", n° 151, du 18-24 décembre 1965, p. 24.
13. Il faut dire en passant combien de jeunes étudiants et étudiantes du Maghreb ont été frappés par la manière dont les problèmes fondamentaux d'aujourd'hui ont été débattus au Concile : la liberté religieuse, le dialogue avec les autres, entre autres thèmes.
14. Il faut cependant noter les réflexions souvent entendues : "Ce qui manque à l'Islam c'est un clergé" (me disait un romancier et poète algérien connu) ; "Ce qui nous manque c'est une Église" (disait une Algérienne). Voir aussi la réflexion d'un Tunisien : "Je voudrais bien (...) que cette religion (l'Islam) soit aussi, comme la religion catholique, organisée. Ce qui nous manque chez nous, c'est l'organisation (...) Dans le monde musulman il n'y a pas d'organisation" (Dans "*Confluent*", n° 42-43, juin-juillet 1964, p. 591 ; tout le colloque est à lire, du reste, pp. 560-597 "L'Islam moderne et la Tunisie") (Note de COMPRENDRE).
15. "Lettres de prison", dans "*Esprit*", n° 4, avril 1964, pp. 661-678.
16. René Habachi, avait en effet déjà écrit dans "*La montée de l'athéisme en Orient et le problème de Dieu - Notre civilisation au tournant*" (Beyrouth, 1960) : "Le cri de Nietzsche retentit jusqu'à nous comme un écho d'un bord de la Méditerranée à l'autre. A notre tour c'est chez nous, en Orient, que Dieu se meurt. Il se meurt dans nos consciences presque insensiblement et comme à notre insu. Tel un cœur qui lentement cesserait de battre (...) De cette perspective plus ou moins ressentie par tous ressort une peur typiquement orientale qui fait qu'on n'a pas le courage de se dire à haute voix que nous avons laissé mourir Dieu en nos consciences cultivées (...) Autant déchirer le voile de ce mystère chuchoté qui commence à n'en être plus un et avouer franchement : Dieu chez nous agonise" (pp. 7-10).
17. "*Confluent*", n° 42-43 déjà cité. p. 594.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--